

Quelle russophilie française ? Contribution à l'histoire des représentations françaises de la Russie

vendredi 19 janvier 2018, par [Laurent CHAMONTIN](#)

Citer cet article / To cite this version :

[Laurent CHAMONTIN](#), **Quelle russophilie française ? Contribution à l'histoire des représentations françaises de la Russie**, *Diploweb.com : la revue géopolitique*, 19 janvier 2018.

Hum... Vous semblez apprécier le DIPLOWEB.COM. Nous vous en remercions et vous invitons à participer à sa construction.

Le DIPLOWEB.COM est LE media géopolitique indépendant en accès gratuit, fondé en l'an 2000. Nous vous proposons de participer concrètement à cette réalisation francophone de qualité, lu dans 190 pays. Comment faire ? Nous vous invitons à verser un "pourboire" (tip) à votre convenance via le site <https://fr.tipeee.com/diploweb> . Vous pouvez aussi rédiger un chèque à l'ordre du DIPLOWEB.COM et l'adresser à Diploweb.com, Pierre Verluise, 1 avenue Lamartine, 94300, Vincennes, France. Ou bien encore faire un virement bancaire en demandant un RIB à l'adresse expertise.geopolitique@gmail.com.

Avec 5 000€ par mois, nous pouvons couvrir nos principaux frais de fonctionnement et dégager le temps nécessaire à nos principaux responsables pour qu'ils continuent à travailler sur le DIPLOWEB.COM.

Avec 8 000€ par mois, nous pouvons lancer de nouveaux projets (contenus, événements), voire l'optimisation de la maquette du site web du DIPLOWEB.COM.

La russophilie française, partagée jusqu'à un certain point par l'auteur de ces lignes n'a rien de répréhensible en soi, mais elle mérite d'être questionnée au titre de "représentation géopolitique". A cette fin, L. Chamontin étudie de façon documentée la géopolitique de la perception française de la Russie, les affinités culturelles entre les deux pays, et enfin la place de la Russie dans les passions françaises. Compte tenu du poids géopolitique de ces deux pays en Europe, le sujet mérite qu'on s'y intéresse.

LORS du premier tour de l'élection présidentielle française de 2017, les candidats déclarant à un degré ou un autre leur sympathie pour Vladimir Poutine ont totalisé plus de 60% des suffrages [1] [2], alors même que 73% des répondants à un sondage récent ont une mauvaise image du locataire du Kremlin [3].

Au delà des étiquettes politiques, le potentiel supposé d'une posture « pro-russe » en termes de dividendes électoraux pourrait expliquer ce paradoxe, dans un pays qui montre une perméabilité particulière aux explications du conflit russo-ukrainien par la faute d'une OTAN trop agressive.

Dans ce type de récit à sens unique, les efforts faits par les occidentaux pour dénucléariser l'Ukraine dès 1994 ne sont jamais mentionnés, alors qu'ils ont objectivement ouvert un boulevard aux tentations révisionnistes de la Russie. Si l'Ukraine avait été nucléarisée en 2014, [l'annexion de la Crimée](#) n'aurait jamais eu lieu.

On met ici le doigt sur [une combinaison bien française](#) : celle d'une mansuétude inépuisable à l'égard du projet impérial du Kremlin dans « l'Étranger proche », spontanément assimilé à une « zone d'influence naturelle [4] » pour celui-ci, et d'une critique systématique des menées américaines sur laquelle nous aurons à revenir.

Cette disposition d'esprit, profondément ancrée, ne facilite pas, c'est le moins que l'on puisse dire, la compréhension du conflit russo-ukrainien, où Kiev, après la déclaration d'indépendance de 1991 et la Révolution orange de 2004, conteste vigoureusement la prééminence de Moscou depuis 2013.

De plus, elle permet difficilement de prendre la mesure de l'instabilité structurelle russe, pourtant évidente si l'on pense un instant à ce que représente l'annexion de la Crimée : rien moins que la remise en cause par la Russie d'un accord de dénucléarisation garantissant l'intégrité territoriale de son voisin [5].

Elle conduit, enfin, à un aveuglement préoccupant en ce qui concerne l'importance du dossier en termes de sécurité européenne. La frontière de l'Ukraine n'est qu'à 13 heures de Strasbourg par la route et, qu'on le veuille ou non, la stabilité de ce pays est un enjeu de premier plan pour l'ensemble du continent, d'autant que Moscou n'a plus les moyens politiques ou économiques de l'assurer.

La russophilie française, qui est partagée jusqu'à un certain point par l'auteur de ces lignes et n'a rien de répréhensible en soi, mérite donc d'être questionnée. A cette fin, nous étudierons successivement la géopolitique de la perception française de la Russie (I), les affinités culturelles entre les deux pays (II), et enfin la place de la Russie dans les passions françaises (III).



I. Géopolitique de la perception française de la Russie

L'acuité de la perception mutuelle de deux peuples dépend au premier chef de la distance qui les sépare et de l'intensité de leurs relations. Il s'agit là d'un facteur pesant, façonné par l'Histoire longue, que les moyens de transport modernes et les communications instantanées ne remettent en cause qu'à la marge.

De ce point de vue, le regard porté sur [la Russie](#) depuis la France ne peut qu'être affecté d'une myopie constitutive, d'autant que la révolution de 1917 a porté un coup fatal à l'importante communauté française installée dans l'empire des tsars, et que le régime soviétique a cultivé l'opacité [6].

Cette myopie tient au fait que la patrie de Tolstoï est placée à l'autre extrémité du continent (Moscou est à 2800 km de Paris par la route), mais aussi à l'immensité russe elle-même, qui isole radicalement la province de la capitale et de Saint Pétersbourg. Qui en France peut placer sur une carte les troisième et quatrième villes de Russie, respectivement Novossibirsk et Iekaterinbourg ?

En particulier, cette distance façonne irrémédiablement la perception du dessein impérial russe, dans un pays qui n'a connu en ce domaine que l'occupation temporaire par les cosaques en 1814. [Polonais ou Lituaniens](#) en ont évidemment une expérience bien plus directe - et douloureuse.

Par ailleurs, à partir de l'émergence de l'empire allemand, la géopolitique a confié à la Russie un rôle de partenaire stratégique de la France, matérialisé par l'alliance de revers de 1893. Cette forme de solidarité, qui oblige l'Allemagne à considérer un combat simultané sur deux fronts, est ranimée en 1935 en réponse à la montée du nazisme ; elle survit jusqu'en 1945 [7], malgré la paix séparée signée par les bolchéviki en 1918, l'affaire des emprunts russes et le pacte germano-soviétique de 1939.

Avec la Guerre froide (1947-1990), le contexte change du tout au tout : l'Europe exsangue se retrouve prise dans le champ de la rivalité entre États-Unis et URSS. La reconquête de l'autonomie stratégique française commence avec Pierre Mendès France (1954), avant de devenir un axe majeur de la politique étrangère aux débuts de la Vème République. Dès le début, le dépassement de la confrontation Est-Ouest fait partie de ses moyens, au même titre que le développement de l'arme atomique [8].

Dans un XXème siècle marqué par un net recul de sa puissance, la Guerre froide offre ainsi à la France une position originale et relativement avantageuse : elle est à la fois un membre

indéfectible de l'alliance occidentale (crise de Cuba, crise des euromissiles) et un acteur capable de faire valoir son autonomie stratégique et politique ([retrait du commandement militaire intégré de l'OTAN](#) en 1966, refus du boycott des jeux olympiques de Moscou) - un jeu dans lequel le développement d'un dialogue avec le Kremlin occupe une place essentielle.

On peut d'ailleurs penser que cette époque, où Astérix marquait sa différence par rapport aux Américains [9], suscite une certaine nostalgie - une nostalgie qui imprègne la posture « gaullomitterrandienne », dont il n'est pas interdit de questionner la pertinence, à l'heure où le rôle stabilisateur du pays de Vladimir Poutine est devenu problématique [10].

II. Affinités culturelles franco-russes

Il y a donc une longue connivence stratégique avec [une Russie lointaine](#), mal distinguée de l'URSS et perçue comme une puissance d'équilibre par une France au fond tournée vers ses façades maritimes. Cet état de fait contribue naturellement à développer des affinités entre les deux pays.

Charles de Gaulle y participe éminemment, avec sa hasardeuse envolée « l'Europe de l'Atlantique à l'Oural » [11], destinée à faire pièce à la logique des blocs, et qui affirme le caractère européen de la Russie, au moins pour sa partie occidentale.

Non que le général s'illusionne : il est un lecteur attentif de Custine [12] et parle, encore en 1965, de la tendance de son partenaire à imposer sa « contrainte totalitaire » [13]. Mais en l'espèce, il faut bien constater que ce célèbre slogan apporte une réponse fort péremptoire à une question parfaitement oiseuse - celle de l'« européanité » de la Russie [14].

Pour le dire clairement, les nécessités de la politique gaullienne de l'heure, et une connaissance superficielle des réalités eurasiennes peuvent avoir leur part dans une formule nettement discutable. On ne sort pas facilement du marasme hérité de l'empire, la suite l'a amplement prouvé.

Plus généralement, le climat géopolitique décrit ci-dessus permet l'essor d'une école de pensée française très attachée à la prééminence de la Russie dans l'espace eurasiatique [15]. La manipulation, par la cour de Saint Pétersbourg puis par le Kremlin communiste, y est bien sûr pour quelque chose. Cependant l'exemple d'Anatole Leroy-Beaulieu montre bien comment la République jacobine prête la main à l'opération.

Quand ce spécialiste reconnu écrit en 1894 que « l'ukrainophilisme et les poètes malo-russes ne sont guère plus dangereux pour la Russie que ne [l'est] pour l'unité française la renaissance d'une littérature provençale » [16], il illustre malgré lui un biais de perception : celui qui consiste à plaquer sur l'Eurasie la construction centralisée de l'État-nation en France.

À un autre niveau, on peut mettre en avant, comme le fait Alain Besançon [17], la fascination exercée par la planification quinquennale soviétique sur notre technocratie saint-simonienne et étatiste.

Quoi qu'il en soit, ces affinités perçues entre États sont largement illusoire, parce que dans le cas russe, l'échelle continentale de l'espace induit des contraintes inconnues dans l'Europe aux

courtes distances, et joue un rôle non négligeable dans le trompe-l'œil caractéristique de la construction étatique, dont la centralisation ne peut être qu'une façade [18].

Pour biaisé qu'il soit, le récit donnant à la Russie une place de *primus inter pares* dans un empire à tendance jacobine irrigue puissamment notre enseignement – d'illustres contributeurs à ses ravages étant Roger Portal, professeur d'histoire des slaves à la Sorbonne dans les années 1960, et son élève Hélène Carrère d'Encausse [19]. Il ne faut pas chercher ailleurs les causes de la difficulté des français à appréhender le fait ukrainien.

Au delà des similarités supposées entre États, il faut s'arrêter sur des facteurs sans doute plus profonds de rapprochement entre les sociétés russe et française. En particulier, l'une et l'autre ont connu des révolutions emblématiques, reliées d'ailleurs par une généalogie rêvée, ainsi qu'un fort engouement pour le communisme.

On peut, à la suite d'Emmanuel Todd, mettre tout ceci en rapport avec une prédilection d'ordre anthropologique pour l'égalité partagée par la Russie avec certaines régions de l'Hexagone, de même qu'un attachement commun à un monde de nations égales [20]. Et il est possible de mettre ce fonds culturel en rapport avec une tradition anti-libérale vivace en France, qui inspire sans doute l'anti-américanisme dont nous reparlerons au chapitre des passions.

Il faut encore évoquer l'écho, pour certains catholiques français, d'une certaine spiritualité russe, qui tels le vicomte de Vogüé (1848 – 1910), y trouvent « la compassion filtrée de tout élément impur et sublimée par l'esprit évangélique » [21].

Il faut enfin mentionner, parmi les affinités qui façonnent notre russophilie, la fascination exercée par une civilisation aux théoriciens brillants sur une France où la sélection des élites intellectuelles est centrée précisément sur la théorie. La conférence récente du physicien Pierre Vanhove sur les travaux du Père Pavel Florensky (1882 – 1937) [22] fournit à ce titre un exemple ponctuel, dont une étude approfondie confirmerait sûrement qu'il est loin d'être isolé.

III. La Russie dans les passions françaises

Comme on le voit, avec ce qu'elle comporte d'illusions, la séduction exercée par [la Russie sur le public français](#) est réelle, et repose sur un certain nombre de facteurs qu'on peut comprendre sans forcément y être sensible. Il se trouve que ce pays est aussi au centre de quelques unes des passions dont certains de nos compatriotes font leurs délices – le mot étant ici à prendre dans son sens classique d' « affectivité violente qui nuit au jugement » [23].

L'indice le plus évident, dans ce registre, est bien connu de tous ceux qui s'efforcent de donner une vision équilibrée de la réalité russe, et donc, en particulier, d'en commenter certains travers particulièrement voyants : la propension de nombre d'auditeurs à ne rien écouter de ce qui leur est dit, et à rediriger immédiatement la conversation sur la critique des États-Unis reste aujourd'hui proprement stupéfiante.

Par un écho très déformé de la politique gaullienne évoquée plus haut, la Russie, à laquelle au fond ce type de public s'intéresse peu, devient ainsi un contrepoids dans l'ordre des passions vis-à-vis de l'Amérique [24] – objet d'une exécution inépuisable dont Philippe Roger a

brillamment décrit la généalogie et la fonction, bien visible au moment de l'affaire Dreyfus, de facteur d'unité nationale en période de fortes divisions [25].

Cette haine ancienne - Charles Baudelaire s'en fait l'un des premiers hérauts, avec un talent que ses successeurs seront loin d'égaliser - prend de l'ampleur au fur et à mesure que la France est distancée par les États-Unis en termes de puissance. Elle se conjugue aujourd'hui à la hantise de la standardisation du Monde sous pavillon américain, un autre affect qui pourrait conduire certains à se sentir proches de la Russie [26].

Il faut par ailleurs mentionner, parmi ce que certains français éprouvent de plus furieux à l'égard de la Russie, les émotions suscitées par le « spectacle distant de la barbarie bien-aimée », qui permet d'« échapp[er] imaginativement à notre civilisation réglée, étouffante, ridicule » [27].

Dans un tel registre, peu importe au fond que les embardées de l'histoire russe et soviétique fassent des victimes par tombereaux entiers : celles-ci sont trop lointaines pour être audibles et gâcher un spectacle que la propagande se charge de rendre grandiose. On est bien sûr ici très loin de la nécessaire sollicitude avec des individus privés de droits que devrait dicter un humanisme bien compris.

Il faut, pour terminer cette incursion dans le domaine des passions françaises, s'arrêter sur l'aura de Vladimir Poutine auprès de ceux qui s'adonnent au culte du chef [28].

Le rayonnement du locataire du Kremlin résulte bien sûr d'une [stratégie d'image soigneusement élaborée et mise en œuvre](#). Celle-ci rencontre un écho indéniable dans l'ensemble des sociétés occidentales, où l'on peut imaginer que l'âge post-héroïque génère une nostalgie spécifique de l'homme fort. Il y a peut-être cependant une spécificité française liée à l'héritage du bonapartisme pour rendre ce phénomène plus sensible encore dans notre pays.

Conclusion

L'accélération technologique que nous vivons est à l'origine d'un raccourcissement des distances physiques et mentales entre les civilisations ; ceci a permis en particulier, depuis 2014, une tentative de déstabilisation sans précédent de sociétés occidentales mal préparées à ce type de défi par le Kremlin, porteur d'une culture politique qui ignore jusqu'à aujourd'hui les contrepoids institutionnels.

La soudaineté de ce rapprochement, à l'échelle du temps long, crée un décalage pour une société française bercée par l'image historiquement construite d'une Russie lointaine et bienveillante.

Après les rêveries sur l'âme russe et les enthousiasmes égarés vers le Communisme en construction, une certaine paresse intellectuelle se fait jour. Celle-ci conduit sans chercher plus loin à entériner l'annexion de la Crimée et à accepter les notions de « séparatistes » et de « conflit gelé » à propos du Donbass [29]. Quant aux aveuglements péremptoirs, ceux d'aujourd'hui n'ont rien à envier à ceux d'hier.

Ce qui frappe à l'issue de cette étude, c'est le caractère pesant des facteurs qui contribuent à faire de la russophilie française un sentiment myope. Au delà des réponses de court terme au

défi russe, seule une politique éducative de longue haleine semble être à même de modifier cette situation en profondeur.

Copyright Janvier 2018-Chamontin/Diploweb.com

P.-S.

Laurent Chamontin né en 1964, est diplômé de l'École Polytechnique. Il a vécu et voyagé dans le monde russe. Il est l'auteur de « L'empire sans limites - pouvoir et société dans le monde russe » (préface d'isabelle Facon - Éditions de l'Aube - 2014). Il a également publié « *Ukraine et Russie : pour comprendre. Retour de Marioupol* », éd. Diploweb 2016, disponible via Amazon.

Notes

[1] Marlene Laruelle, « Russia's multifaceted influences in France », ETH Zürich Russian analytical digest n° 212,
http://www.css.ethz.ch/content/specialinterest/gess/cis/center-for-securities-studies/en/publications/rad/details.html?id=/n/r/2/1/nr_212_information_warfareno_212_informa

[2] Gilles Andréani « La campagne s'égare en Russie », Telos, 12 Avril 2017,
<https://www.telos-eu.com/fr/vie-politique/la-campagne-segare-en-russie.html>

[3] Jannick Alimi, « Pour les Français, Vladimir Poutine plombe l'image de la Russie », Le Parisien, 19 Mai 2017.

[4] Selon les termes d'Anne De Tinguy (qui mentionne ce point de vue très répandu sans le partager).

[5] Ce qu'est le mémorandum de Budapest (1994).

[6] Les quelques 80000 émigrants poussés en France par la révolution sont également touchés par cette opacité. Ils sont par ailleurs très divisés et ne sont donc pas en mesure de proposer une alternative à la propagande soviétique. Voir à ce sujet Sophie Cœuré, « La grande lueur à l'Est - les Français et l'Union Soviétique - 1917-1939 », Seuil, 1999.

[7] Le langage de l'alliance de revers est utilisé jusqu'au voyage du général de Gaulle à Moscou à la fin 1944, alors même que l'Allemagne est stratégiquement hors-jeu dès ce moment. Cf. Robert Belot, « La Russie de Staline dans la parole publique du général de Gaulle au cours de la Seconde Guerre mondiale », in Maurice Vaïsse (dir.), « De Gaulle et la Russie », Biblis, 2012.

[8] Frédéric Bozo, « La politique étrangère de la France depuis 1945 », Flammarion, 2012.

[9] La référence à Astérix est tout sauf anecdotique : les déboires que ce gaulois né en 1959 (en même temps que la Vème république) inflige aux romains entrent en résonance avec les manifestations d'indépendance française à l'égard des américains, ce qui fait sans doute

une partie de son succès.

[10] Justin Vaïsse, « Le passé d'un oxymore - Le débat français de politique étrangère », Esprit n° 439, Novembre 2017.

[11] Alain Larcan, « L'Europe de l'Atlantique à l'Oural », in Maurice Vaïsse (dir.), op. cit.

[12] Jean Lacouture, « De Gaulle », Seuil, 1986. Le Marquis de Custine est l'auteur de « La Russie en 1839 », ouvrage assez russophile qui présente toutefois l'avantage de mettre en évidence certaines pesanteurs russes en matière d'autoritarisme, qui perdurent jusqu'à nos jours.

[13] Alain Larcan, op. cit.

[14] Question en fait doublement oiseuse : « Qu'est-ce que l'Europe ? » et « La Russie en fait-elle partie ? ». Cf. ma discussion sur le sujet : L. Chamontin, « Ukraine et Russie, pour comprendre - retour de Marioupol », Éd. Diploweb, 2017.

[15] Daniel Beauvois, « Les tentatives du politique pour faire obstacle à la connaissance historique sont-elles illusoires ? », in Yves Beauvois, Cécile Blondel (dir.), « Qu'est-ce qu'on ne sait pas en histoire ? », Presses Universitaires du Septentrion, 1998.

[16] Cité in D. Beauvois, op. cit.

[17] Alain Besançon, « Sainte Russie », Éditions de Fallois, 2012.

[18] Laurent Chamontin, « L'empire sans limites - pouvoir et société dans le monde russe », éditions de l'Aube, 2014.

[19] D. Beauvois, « Deux « prétendants » historiques à la domination de l'Ukraine », Diploweb, 2006. <https://www.diploweb.com/forum/ukraine06112.htm>

[20] Emmanuel Todd, « Qui est Charlie ? Sociologie d'une crise religieuse », Seuil, 2015. À noter que nous ne suivons pas Todd quand il fait de ce facteur anthropologique le déterminant par excellence de la politique étrangère, qui devrait s'imposer à tous les autres.

[21] Alain Besançon, op. cit.

[22] À la librairie « Les éditeurs réunis », Paris, 11 Décembre 2017.

[23] Selon « Le petit Robert ».

[24] Alain Besançon, op. cit.

[25] Philippe Roger, « L'ennemi américain - généalogie de l'anti-américanisme français », Seuil, 2002.

[26] Michel Eltchaninoff interviewé par Catherine Gouëset, « Pourquoi Poutine fascine tant de candidats à la présidentielle », 16 Avril 2017,
https://www.lexpress.fr/actualite/politique/elections/pourquoi-poutine-fascine-tant-de-candidats-a-la-presidentielle_1899071.html#TsvEELc81tWuGykg.01

[27] Alain Besançon, op. cit.

[28] Critiquée en détail par Olivier Schmitt, « Pourquoi Poutine est notre allié ? Anatomie d'une passion française », Hikari Éditions, 2017.

[29] Sur les notions de « séparatiste » et de « conflit gelé », cf. Laurent Chamontin, « Ukraine : le statu quo, jusqu'à quand ? », Diplomatie - les grands dossiers n° 42, Décembre 2017 - Janvier 2018.